

Michel de Certeau : un historien de l'altérité

François Dosse

On s'attendait en France que 2002 soit l'année Braudel, célébrant celui qui fût considéré de son vivant comme le « Pape de l'histoire » à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance (1902). La vraie surprise, et qui produit un saisissant effet de contraste, est que la rentrée de l'automne 2002 a fait une large place à la redécouverte par les historiens d'une figure oubliée, celle d'un Michel de Certeau prématurément disparue en 1986 et réactualisée grâce à une série de publications¹.

Ce n'est que justice rendu à ce passeur infatigable qui a souffert d'être « inclassable ». Sa multi-identité de jésuite, d'historien, d'anthropologue, de sociologue, de théologien et encore de co-fondateur de l'école freudienne de Paris en 1964 aura fait de lui un marcheur sans cesse animé par le désir d'un ailleurs, un désir d'autre. Cette figure de l'autre fait fonction d'*archè* chez lui. Il n'a cessé d'être porté vers l'altérité en tant que celle-ci provoque l'altération de l'identité et suscite ainsi une remise en marche, un mouvement constant vers la création, l'innovation : « Penser, écrit-il, c'est passer à l'autre », passer dans le camp de l'autre pour y pratiquer un écart qui le remette en route la curiosité. D'où le parcours labyrinthique de son œuvre suivant des lignes qui s'étendent sur des chemins non tracés.

1- Une figure singulière d'intellectuel : l'intellectuel transversal.

Comme l'a écrit Ricœur, Michel de Certeau aura été « un *outsider* du dedans », toujours en écart et en même temps il ne cultivait pas une position de marginalité. Il exemplifie une figure, celle de l'intellectuel « exilique », l'intellectuel de l'exode dont l'itinérance est guidée, ni par le cumul de ses positions de légitimation, ni par quelque souci de territorialisation de son champ de compétence, mais par la volonté de faire toujours place à l'autre. De quelle manière ? En s'exposant et il le fût de manière paroxystique, à la manière d'une photo surexposée. Il aura toujours été, comme il l'a dit de Michel Foucault, « au bord de la falaise », dans une constante prise de risques, car ce chemin qui mène vers l'autre est une mise en péril de sa propre identité, de ses certitudes. Cette quête implique une véritable ascèse qui l'a conduit à évacuer toutes les certitudes, les « prêts à penser » par une pratique du pas de côté, de l'écart, de la surprise, avec la conviction que rien n'est jamais le tout. D'où un parcours boulimique au cours duquel il s'est brûlé lui-même. On peut, sans forcer le

trait, parler de consommation intérieure dans ce mouvement par lequel il a préféré mourir à lui-même pour laisser place à l'autre pour que ce dernier parvienne à aller jusqu'au bout de lui-même. D'où une sidérante unité chez Certeau entre sa vie et son œuvre, au point que sa vie, d'une certaine manière, fût son œuvre. Animé par une marche que l'on peut qualifier de mystique qui le conduit à une éthique de la liberté et à une poétique de la parole, à la manière d'un des premiers compagnons d'Ignace, Pierre Favre, « Tout l'arrête, rien ne le retient ». Certeau, serait-il mystique ? D'entrée, au début de son ouvrage *La Fable mystique* paru en 1982, il commence par une dénégation, comme d'ailleurs tout discours mystique, avec l'affirmation de ne pas en être et de parler au nom d'une incompetence. Mais on peut légitimement se demander si Certeau n'est pas lui-même une figure mystique agie par ce manquant qui fait écrire. Au terme de son ouvrage, il propose une définition du mystique qui correspond tout à fait à son propre parcours : « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est *pas ça*, qu'on ne peut résider *ici* ni se contenter de *cela*². » Cette quête est portée par une blessure, celle de l'absence³ qui relance par le manque le désir de croire dans un paysage de ruines. Certeau aura porté la part d'ombre de la modernité, ce qu'elle a refoulé au fil du temps, sa tradition orale évacuée par la triomphe de l'écriture. Cette blessure qui se traduit par une marque sur le corps n'est pas sans évoquer le héros antique, Œdipe, mais aussi le héros biblique, Jacob marqué lui aussi par sa nuit de combat contre le diable : « Le fait d'être « blessé » est la signature illisible du manquant sur le corps⁴.

Cette conception rejoint celle d'Edward W. Saïd, spécialiste américain de la vie intellectuelle, d'origine palestinienne et figure de proue des *Subaltern Studies*⁵. La tâche qui incombe aux intellectuels est selon lui de se distancier de leurs attaches, de leurs affiliations idéologiques ainsi que de leur appartenance nationale pour faire prévaloir en chaque occasion les critères de la vérité. Il en résulte un profil d'intellectuel qui, défini par Saïd, correspond assez bien à l'itinéraire d'un Michel de Certeau : « Je définis l'intellectuel comme un exilé, un marginal, un amateur, et enfin l'auteur d'un langage qui tente de parler vrai au pouvoir⁶. » Cette définition pourrait en effet tout à fait être utilisée pour qualifier la manière dont Certeau a conçu son rapport à l'altérité comme un moyen de le mettre sans cesse en mouvement. Une telle définition présuppose un mode d'inscription sociale qui fait de l'intellectuel un *outsider*, et c'est d'ailleurs ainsi que Ricoeur qualifie Certeau, comme un « *outsider du dedans*⁷. » Il ne faut cependant pas se leurrer par le qualificatif d'amateur car il implique la pratique de ce que Michel Foucault a appelé une « érudition sans répit », et

entendu comme cela, le terme d'amateur s'applique là encore à merveille à Certeau.

Ce caractère inclassable de Certeau a suscité une relation ambivalente et très difficile avec toute forme d'institution. Certeau aura fait preuve d'une grande fidélité à ses engagements et on ne peut, sans contre-sens, le présenter comme un anti-institutionnel. Il n'aura jamais rompu avec la Compagnie de Jésus ni avec l'école lacanienne, protestant même contre sa dissolution en 1980. Pour lui, l'institution doit être et être assez forte pour préserver l'individu de la folie du voir. En même temps, cette institution doit être assez faible pour laisser place à la vision, au mouvement, à la création. Il va nouer avec l'institution, quelle qu'elle soit, un rapport que l'on peut qualifier de faible, mais il en paiera le prix fort, ayant le plus grand mal, malgré une œuvre novatrice et présente dans tous les domaines des sciences humaines, à se faire reconnaître et élire à des postes de responsabilité un peu stables au plan de l'enseignement. Il va longtemps enseigner avec un statut très précaire, que ce soit à l'Institut catholique de Paris, à l'université Paris 8, puis Paris 7. Il ne réussira que très tard, en fin 1983, à se faire élire directeur d'études à l'EHESS, reconnaissance tardive et qui a suivi le détour américain où Certeau a enseigné à partir de 1978 à San Diego en Californie.

Il est certain qu'en la fin du XX^e siècle, la figure de l'exil, de la traversée existentielle de l'épreuve est une thématique majeure et se cristallise dans la référence constante à une Hannah Arendt transformée en véritable conscience morale de cette période⁸. La réception d'un Walter Benjamin ou d'un Adorno participe de la même manière aujourd'hui de cette insistance sur la pratique de l'écart par rapport à toutes les tentations identitaires de repli : « Cela fait partie de la morale de ne pas se sentir chez soi dans son chez soi⁹. » Cette exigence éthique qui s'interdit toute position d'arrêt ou de confort dans sa propre manière d'habiter le monde relève d'une véritable ascèse, d'une tension constante et nous retrouvons la consommation intérieure qui animait le feu personnel de Certeau pour lequel toute idée de relâchement était impensable et qui se tenait constamment en alerte sur le bord de la falaise : « La nécessité où l'on est de se durcir contre l'indulgence envers soi-même implique l'obligation technique de contrer tout relâchement de sa tension intellectuelle avec la dernière vigilance... En fin de compte, l'auteur n'a pas le droit d'habiter dans son écriture¹⁰. » La manière dont Edward Saïd définit la figure de l'intellectuel comme intellectuel « exilique » est donc tout à fait appropriée, jusqu'aux métaphores utilisées, pour comprendre le paradigme du voyage certalien et l'on saisit ici en quoi Certeau est devenu une ressource essentielle des *Subaltern Studies* : « Un intellectuel ressemble à un naufragé qui d'une certaine manière apprend à vivre, *avec* le pays, et non *sur* le pays. Non pas en Robinson Crusoé dont l'objectif

est de coloniser sa petite île, mais plutôt en Marco Polo guidé par le sens du merveilleux ; ni conquérant, ni pillard, mais éternel voyageur et hôte provisoire¹¹. » On retrouve une proximité jusqu'aux références utilisées entre Saïd et Certeau, ce dernier écrivant : « L'endroit où *Robinson Crusoé* faisait commencer le fantastique est pertinent : c'est sur la plage, à la limite de l'empire insulaire créé par une activité méthodique. L'historien est à cette place aussi, devant la mer d'où vient l'homme qui a laissé des traces. Mais à la différence de Robinson, il sait que l'autre ne reviendra pas. Le récit de l'histoire devrait donc s'arrêter là. *L'étranger* ne ressortira pas de la mer. *Il a passé*. En fait, d'avoir visité les bords de sa terre, d'avoir été comme Robinson « bouleversé » par les traces de l'absence marquées sur ces rivages d'une société, l'historien revient *altéré*, mais non *pas silencieux*¹². »

II- Faire de l'histoire : une herméneutique de l'autre.

Michel de Certeau saisit la découverte de l'autre, de l'altérité comme constitutive du genre historique et donc de l'identité de l'historien, de son métier. Il insiste donc sur cette distance temporelle qui est source de projection, d'implication de la subjectivité historique. Elle invite à ne pas se contenter de restituer le passé tel qu'il fût, mais à le reconstruire, à le reconfigurer à sa manière dans une dialogique articulée à partir de l'écart irrémédiable entre le présent et le passé : « Non que ce monde ancien et passé bougeât ! Ce monde ne se remue plus. On le remue.¹³ » Michel de Certeau, qui a consacré tant d'années à des travaux d'érudition, fait bien le partage entre cette phase préliminaire, préalable, du relevé des traces documentaires du passé et ce que fût vraiment la réalité du passé. L'opération historiographique ne consiste donc ni à projeter sur le passé nos visions et notre langage présents ni à se contenter d'une simple cumulation érudite. C'est face à cette double aporie que l'historien se trouve confronté, en situation instable, pris dans un mouvement incessant entre ce qui lui échappe, ce qui est à jamais absent et son objectif de donner à voir dans le présent auquel il appartient. C'est cette tension elle-même qui est propre à engendrer le manque ; c'est elle qui met en mouvement la connaissance historique elle-même. C'est en effet dans la mesure où ces chrétiens du XVII^e siècle lui deviennent étrangers, qu'ils résistent à leur compréhension, que Certeau se métamorphose de l'érudit qu'il était en historien de métier. Il s'en explique lorsqu'il évoque sa propre trajectoire de chercheur qui l'a conduit du compagnon d'Ignace de Loyola, Pierre Favre, à Jean-Joseph Surin. L'intervention de l'historien présuppose de faire place à l'autre tout en maintenant la relation avec le sujet qui fabrique le discours historique. Par rapport au passé, à ce qui a disparu, l'histoire « suppose un *écart*, qui est l'acte même de se constituer comme existant et pensant aujourd'hui. Ma

recherche m'a appris qu'en étudiant Surin, je me distingue de lui¹⁴.» L'histoire renvoie donc à une opération, à une inter-relation dans la mesure où elle s'inscrit dans un ensemble de pratiques présentes. Elle n'est pas réductible à un simple jeu de miroir entre un auteur et sa masse documentaire, mais s'appuie sur toute une série d'opérateurs propres à cet espace de l'entre-deux, jamais vraiment stabilisé.

1-L'histoire : un faire.

A un pôle de la recherche, il y a celui qui fabrique l'histoire dans un rapport d'urgence à son temps, répondant à ses sollicitations, et consacrant son courage d'être à éclairer les chemins non tracés du présent. On retrouve dans une telle conception un rapport similaire à celui qu'a entretenu Paul Ricoeur avec les défis relevés de sa contemporanéité, se laissant sans cesse interpellé par l'événement. Mais le sujet historien ne se reconnaît comme tel que par l'altération que lui procure la rencontre avec les diverses formes de l'altérité. A la manière dont Surin découvre, émerveillé, la parole du pauvre d'esprit : « il se découvre sur la scène de l'autre. Il parle dans cette parole venue d'ailleurs et dont il n'est plus question de savoir si elle est à l'un ou à l'autre¹⁵. » C'est de l'intérieur de cet univers mobile de la pensée que se tient l'historien selon Michel de Certeau, soit dans le maintien d'une posture de questionnement toujours ouvert.

Cette position est à la fois rigoureuse par son renoncement aux facilités de ce que procure un surplomb donnant l'illusion de refermer les dossiers en les suturant de réponses et marquée par son humilité exprimée par le principe selon lequel « l'histoire n'est jamais sûre¹⁶ ». Il rejoint ainsi la conception toujours interrogative de Paul Ricoeur. La résistance de l'autre face au déploiement des modes d'interprétation fait survivre une part énigmatique du passé jamais refermée. Les dossiers ouverts par Michel de Certeau comme celui de la mystique ou de la possession se prêtent particulièrement bien à illustrer cet échappement nécessaire à la prétendue maîtrise historique. Ainsi, à propos du cas de possession de Loudun, Michel de Certeau conclut sa vaste enquête par le fait que « la possession ne comporte pas d'explication historique « véritable » puisque jamais il n'est possible de savoir qui est possédé et par qui¹⁷. » Il met donc en garde les historiens contre les limites de toute lecture grillagère, taxinomique qui procure surtout l'illusion de réduire la singularité d'un phénomène à leur système de codification : « L'historien lui-même se ferait illusion s'il croyait s'être débarrassé de cette *étrangeté* interne à l'histoire en la casant quelque part, hors de lui, loin de nous, dans un passé clos¹⁸. »

Définissant l'opération historiographique, Michel de Certeau l'articule autour de trois dimensions inséparables dont la combinatoire assure la pertinence d'un genre spécifique. En premier lieu, elle est le produit d'un lieu social dont elle émane à la manière dont les biens de consommation sont produits dans des entreprises. A cet égard, il insiste sur le terme même de fabrication dans ce qu'il peut connoter dans sa dimension la plus instrumentale. L'œuvre historique est alors conçue comme le produit d'un lieu institutionnel qui le surdétermine en tant que relation au corps social, tout en étant le plus souvent purement implicite, le non-dit du dire historien : « Est abstraite, en histoire, toute « doctrine » qui refoule son rapport à la société... Le discours « scientifique » qui *ne parle pas* de sa relation au « corps » social ne saurait articuler une pratique. Il cesse d'être scientifique. Question centrale pour l'historien. Cette relation au corps social est précisément l'objet de l'histoire¹⁹. » C'est sans doute cette dimension privilégiant l'inscription matérielle, institutionnelle et sociologique de l'histoire comme discipline qui diverge le plus clairement des analyses de Paul Ricœur. Le philosophe se montre plus réservé sur ce point à accorder une telle prévalence à une consubstantialité supposée entre l'énonciation historique avec son milieu social d'origine afin d'éviter toute forme de sociologisme ou d'explication en terme de reflet, ce qui ne signifie pas que Michel de Certeau ait sombré dans cet écueil réductionniste. C'est sur ce plan qu'il est au plus proche de l'inspiration marxiste, comme il le dit à Jacques Revel en 1975 : « Je suis parti de Marx : « L'industrie est le lieu *réel* et historique entre la nature et l'homme ; elle constitue « le fondement de la science humaine ». Le « faire de l'histoire » est en effet une « industrie »²⁰. » La notion même de « faire de l'histoire » connaît d'ailleurs un succès tel qu'elle se transforme de titre d'un article de Michel de Certeau publié en 1970 en emblème de la trilogie publiée chez Gallimard en 1974 sous la direction de Pierre Nora et de Jacques Le Goff.

En second lieu, l'histoire est une pratique. Elle n'est pas simple parole noble d'une interprétation désincarnée et désintéressée. Au contraire, elle est toujours médiatisée par la technique et sa frontière se déplace constamment entre le donné et le créé, entre le document et sa construction, entre le supposé réel et les mille et une manières de le dire. A cet égard, l'historien est celui qui maîtrise un certain nombre de techniques depuis l'établissement des sources, leur classement jusqu'à leur redistribution en fonction d'un autre espace en utilisant un certain nombre d'opérateurs. On retrouve ici l'approche de Ricœur d'un métier d'historien conçu comme celui d'une « analyse ». A ce niveau, se déploie toute une dialectique singularisante du sujet historien subissant la double contrainte de la masse

documentaire à laquelle il se trouve confronté et celle d'avoir à opérer des choix : « En histoire, tout commence avec le geste de *mettre à part*, de rassembler, de muer ainsi en « documents » certains objets répartis autrement²¹. » L'historien est alors autant tributaire de l'archivistique de son époque que du degré de technicité des moyens mis en œuvre pour la prospecter. La révolution informatique modifie substantiellement sur ce point les procédures et démultiplie les potentialités d'analyse. Si l'historien doit utiliser ces nouvelles possibilités que lui procurent les progrès réalisés dans le domaine de la quantification des données, il doit par contre se défier d'y sacrifier les singularités résistantes du passé. A ce titre Michel de Certeau privilégie la notion d'écart et situe l'historien dans les entours des rationalisations acquises : « Il travaille dans les marges - A cet égard, il devient un rôdeur²². » Grâce à cette mise à distance, il peut se donner pour objet ce qui est refoulé par la Raison afin d'en prospecter, à la manière de Michel Foucault, son envers : c'est ainsi que l'historien des années soixante-dix se dote volontiers pour champ d'investigation l'étude de la sorcellerie, de la folie, de la littérature populaire, de l'Occitanie, des paysans comme autant de silences interrogés, autant d'histoires brisées, blessées et refoulées de la mémoire collective.

En troisième lieu, et cela donne lieu au titre même de son ouvrage d'épistémologie historique de 1975, l'histoire est écriture. L'attention que porte Michel de Certeau au mode d'écriture de l'histoire ne signifie nullement qu'il limiterait cette discipline à sa seule dimension discursive : « En fait, l'écriture historique - ou historiographie - reste contrôlée par les pratiques dont elle résulte ; bien plus, elle est elle-même une pratique sociale²³. » Lieu même de réalisation de l'histoire, l'écriture historique est prise dans une relation fondamentalement ambivalente par sa double nature d'écriture en miroir qui renvoie au présent comme fiction fabricatrice de secret et de mensonge en même temps que de vérité ainsi qu'écriture performative par son rôle majeur de construire un « tombeau » pour le mort, jouant ainsi le rôle de rite d'enterrement. L'écriture historique aurait fonction symbolisatrice qui permet à une société de se situer en se donnant un passé dans le langage. L'histoire « ouvre ainsi au présent un espace propre : « marquer » un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles²⁴. » L'écriture historique est alors un « tombeau » pour le mort au double sens de l'honorer et de l'éliminer, procédant ainsi au travail de deuil. Le rôle performatif de l'histoire revient à permettre « à une pratique de se situer par rapport à son *autre*, le passé²⁵. »

L'histoire reste un mixte, même si elle est née d'une rupture initiale avec le monde de

l'épopée et du mythe. L'érudition historique a pour fonction de réduire la part d'erreur de la fable, de diagnostiquer du faux, de traquer du falsifiable, mais dans une incapacité structurelle à accéder à une vérité définitivement établie du vécu passé. Cette position fondamentalement médiane tient au fait que l'histoire se situe entre un discours fermé qui est son mode d'intelligibilité et une pratique qui renvoie à une réalité. Cette dernière est elle-même dédoublée en deux niveaux : le réel comme *connu*, soit ce que l'historien comprend de ce que fût le passé et le réel comme *impliqué* par l'opération historiographique elle-même, c'est à dire ce qui renvoie à une « pratique du sens²⁶ ». A la fois point de départ, d'impulsion d'une démarche scientifique, ce réel est donc aussi résultat, produit fini. La discipline historique se situe dans la mise en relation de ces deux niveaux et maintient donc l'historien dans un équilibre inéluctablement instable. C'est cet entre-deux qui rend nécessaire un constant travail de différenciation autour d'une ligne frontière entre passé et présent, césure le plus souvent invisible car niée par l'opération historiographique elle-même : « Le mort resurgit, intérieur au travail qui postulait sa disparition et la possibilité de l'analyser comme un objet. Le statut de cette limite, *nécessaire* et *déniée*, caractérise l'histoire comme *science humaine*²⁷. » C'est ce rapport internalisé entre passé et présent qui conduit Michel de Certeau à définir la lecture de la tradition passée, confrontée au désir de vivre dans l'aujourd'hui comme une nécessaire « hérésie du présent²⁸ ».

2- Historiser les traces mémorielles.

L'histoire impliquant une relation à l'autre en tant qu'il est absent selon Michel de Certeau, l'écriture de l'historien s'inscrit dans un bougé du passé qui participe d'une pratique de l'écart au cours de laquelle le sujet historique réalise qu'il opère un travail sur un objet « qui fait retour dans l'historiographie²⁹. » C'est dans la pluralité des sédimentations de sens déposés dans l'épaisseur du passé que se trouve l'énigme toujours présente d'un accès au réel qui a bien chez Certeau cette dimension limite de la restitution d'une figure perdue, comme chez Lacan qui assignait au Réel la place de l'impossible. Le réel est irrémédiablement en position de l'absent « partout *supposé* et partout *manquant*³⁰. » Cependant cet absent est bien là, lové à l'intérieur même du présent, non pas comme ce qui perdure dans une sorte de conservatoire attendant périodiquement d'être objet d'attention, mais il est accessible à la lisibilité grâce aux métamorphoses successives dont il est l'objet dans une invention perpétuée au fil du temps d'événements anciens chaque fois reconfigurés. Michel de Certeau accorde sur ce plan une prévalence au rapport toujours mouvant institué par le présent avec son passé : « Le caractère historique de l'événement n'a pas pour indice sa conservation hors

du temps, grâce à un savoir maintenu intact, mais au contraire son introduction dans le temps des inventions diverses auxquelles il « fait place »³¹. » En établissant une corrélation entre la puissance d'ouverture de la découverte des commencements du passé comme autant de possibles et les nouvelles constructions élaborées par les historiens dans l'après-coup, Certeau met en évidence la richesse potentielle immanente du passé qui ne peut s'avérer que par la réouverture d'un nouvel espace grâce à l'opération historiographique. Un vaste continent, d'immenses ressources s'offrent ainsi, non pas comme leviers de reproduction, mais comme autant de sources d'inspiration à de vraies créations dans les phases de crise et d'ébranlement de l'institué, comme possible recours à une autre grammaire de notre rapport au monde.

A cet égard, Certeau incite à penser différemment le moment mémoriel actuel en récusant toute forme d'approche qui relèverait d'une compulsion de répétition de l'objet perdu. Au contraire, il définit, à l'écart des lectures grillagères, une histoire sociale de la mémoire qui resterait attentive à toute altération comme source de mouvement dont il faut suivre les effets. Elle a pour objet un absent qui agit, un acte qui ne peut s'attester que s'il est l'objet de l'interrogation de son autre : « Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle vit (la mémoire) de croire en des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût »³². » La répétition du même, le ressassement n'est qu'apparence qui semble relier la figure du passé dans les commémorations présentes, mais en fait, derrière cette identité formelle, l'historien attentif aux pratiques dans leur signification pour les acteurs peut lire une différence de nature dans le contenu de l'événement invoqué et réitéré. L'histoire n'est plus alors conçu comme legs ou fardeau à supporter comme l'avait perçu en le dénonçant Nietzsche, mais déchirure temporelle incessante, pli dans la temporalité. Elle a alors pour fonction comme le disait Alphonse Dupront « de déplier ce que le temps a durci ». Nulle hiérarchisation dans ce temps feuilleté car chacun des moments de réactualisation est en soi une rupture instauratrice qui rend ses suites incommensurables avec ce qui le précède. L'histoire naît de cette rencontre avec l'autre qui déplace les lignes du présent dans un entrelacement de l'histoire et de la mémoire : « Le parallèle « mémoire »/« histoire » fait entendre le duo « moi »/« toi » qu'il ne donne pas à voir. Il suggère à l'oreille une intimité sous-jacente à l'opposition visible (lisible) qui sépare de la durée intérieure (la mémoire) le temps de l'Autre (l'histoire) »³³. »

Michel de Certeau n'aura pas connu la centralité actuelle dont bénéficie la mémoire dont l'envahissement a même tendance à refouler l'histoire, à en court-circuiter les opérateurs

critiques. Pourtant il a réfléchi aux instruments qui permettent de conserver une juste distance et de problématiser des deux dimensions, grâce à sa traversée de l'œuvre freudienne et sa prise en compte de l'intérieur de « ce que Freud a fait à l'histoire ». A la suite de Freud, il assigne bien au passé la place du refoulé qui revient, subreptice, à l'intérieur d'un présent d'où il a été exclu à la manière du père de Hamlet qui fait retour, mais comme fantôme. Face au continent mémoriel dans lequel le mort hante le vif, la démarche de l'historiographe se distingue néanmoins de celle du psychanalyste par sa manière de distribuer l'espace de la mémoire qui induit une stratégie singulière de maniement du temps : « Elles pensent autrement le rapport du passé et du présent³⁴. » Alors que la psychanalyse vise à reconnaître les traces mnésiques dans le présent, l'historiographe pose le passé « à côté » du présent. Face au legs mémoriel, l'historiographe n'est pas dans une attitude passive de simple reproduction, exhumation du récit des origines. Ses déplacements et reconfigurations renvoient à un faire, à un métier et à un travail : « Son travail est donc aussi un événement. Parce qu'il ne répète pas, il a pour effet de changer l'histoire-légende en histoire-travail³⁵. » Les deux stratégies déployées afin de rendre compte de la perte, de dire l'absence et de signifier la dette se déploient entre présent et passé dans des procédures distinctes. D'un côté l'historiographie a pour ambition de sauver de l'oubli positivités perdues ; elle vise à rapporter des contenus au texte en masquant l'absence des figures dont elle tente de donner le maximum de présence, trompant ainsi la mort, « elle fait *comme si* elle y était, acharnée à construire du vraisemblable et à combler les lacunes³⁶. » L'historiographe rature donc son rapport au temps lors même qu'il déploie son propre discours au présent. A l'inverse, le roman freudien se situe du côté de l'écriture, plaçant au cœur de sa préoccupation explicite une relation de visibilité de son rapport au temps comme lieu même d'inscription des modalités de l'appartenance et de la dépossession. Cette distinction faite, il n'en reste pas moins une analogie fondamentale des deux démarches, du regard psychanalytique et du regard historiographique qui ont en commun de procéder à des déplacements et non à des vérifications. A cet égard, on peut opposer le moment du recouvrement d'une histoire-mémoire qui se pensait dans la linéarité d'une filiation généalogique à l'émergence d'un nouveau régime d'historicité tel qu'on peut le concevoir aujourd'hui en s'inspirant de la problématique freudienne dont s'inspire Michel de Certeau lorsqu'il y voit la possibilité de penser l'étrangeté lorsqu'elle est marquée par les jeux et rejeux des survivances et des stratifications de sens dans un même lieu.

De la même manière que Ricoeur, Michel de Certeau établit ce lien nécessaire entre histoire

et mémoire qui doit éviter tout autant l'écueil du recouvrement que celui de la séparation radicale : « L'étude historique met en scène le travail de la mémoire. Elle en représente, mais techniquement, l'œuvre contradictoire. En effet, tantôt la mémoire sélectionne et transforme des expériences antérieures pour les ajuster à de nouveaux usages, ou bien pratique de l'oubli qui seul fait place à un présent ; tantôt elle laisse revenir, sous forme d'imprévus, des choses qu'on croyait rangées et passées (mais qui n'ont peut-être pas d'âge) et elle ouvre dans l'actualité la brèche d'un insu. L'analyse scientifique refait en laboratoire ces opérations ambiguës de la mémoire³⁷. » Cette perspective ouvre une possible histoire sociale de la mémoire dont les effets sur l'historiographie sont de postuler le renoncement à toute position de surplomb. Au contraire, une telle interaction s'appuie sur l'hétérogénéité de perspectives toujours en mouvement comme autant de postes d'observation qui créent un bougé de l'écriture historique dont la finalité revient à restituer la pluralité des regards possibles. Certeau reste vigilant à une heure qui n'est pas encore de fièvre commémorative contre toutes les formes d'engluement dans le ressassement du passé et c'est pourquoi il substitue déjà, dans son dialogue avec le médiéviste Georges Duby la notion de dette à celle d'héritage : « De ces ancêtres, il n'est pas l'héritier mais l'endetté³⁸ ». Dès cette date, 1978, Certeau définit donc le chantier historiographique comme celui de la combinaison d'une mise à distance et d'une dette et voit dans le travail de Georges Duby sur l'imaginaire au Moyen-âge la possible restitution d'une dimension jusque-là sous-estimée et dépendante, celle de la formalité des pratiques, des divers formes de symbolisation : « Votre recherche ouvre la possibilité d'une formalité de l'histoire³⁹. » Ce qui l'intéresse particulièrement dans l'analyse de Duby est cet ancrage des jeux complexes entre pratiques sociales et pratiques signifiantes à l'intérieur même d'une conflictualité sociale située. Le passage d'une vision binaire à une vision ternaire de la société ne fonctionne pas chez Duby comme simple reflet des mécanismes économiques. Il désigne plutôt « ce qu'une société perçoit comme manquant relativement à une organisation de ses pratiques⁴⁰ ».

III- Retrouver la voix sous l'économie scripturaire.

En opposant le corps et la parole, Certeau n'absolutise pas cette coupure, il l'interroge sous tous ses angles « pour faire advenir un troisième espace, celui de l'écoute⁴¹ ». Il fait ainsi prévaloir le versant de l'oralité, de la voix, de la parole dans lequel il reconnaît la figure passante et le plus souvent refoulée, bannie, sans absolutiser pour autant une pseudo-origine perdue qui serait à exhumer comme parole première, originelle, lieu de vérité de la présence à soi. A cet égard, il ne participe pas au regard nostalgique de l'Occident qui, de

Rousseau à Claude Lévi-Strauss, considère que la leçon d'écriture a définitivement perverti la pureté à jamais perdue du berceau de l'humanité qu'était l'échange oral dans sa transparence supposée. Certes, il y a bien perte, « mais perte de quoi ? Non pas perte d'une présence, mais perte d'un « trou »⁴². Certeau est toujours en quête de ces commencements et de ces fables qui les relatent. Il montre en chaque cas, comme celui de la mystique, comment ces voix sont elles-mêmes prises dans leur inscription corporelle présente à l'intérieur d'une structure, d'une histoire, d'une écriture, intégrées dans des codes. C'est ce que révèle la pratique analytique en tant que « pratique de la mobilité, de la « traversée altérante »⁴³ », et c'est en quoi Certeau entretient avec la psychanalyse un rapport particulièrement intense.

Selon Michel de Certeau l'écriture s'inaugure d'une perte. La mort libère la parole : « Après la mort, la littérature⁴⁴. » Toute son œuvre se situe à l'intérieur de la polarité qui oppose d'un côté la parole et de l'autre, l'écriture, travaillant dans cet entre-deux pour dépasser une vision dichotomique, interrogeant sous l'écriture les traces d'une parole et derrière un dire, les traces de la culture écrite. La quête de Certeau ne relève pourtant en rien d'une quelconque nostalgie. Il ne postule pas une présence à soi qui aurait été et serait disparue car de quoi y-a-t-il perte ? Non d'un plein, mais d'un vide : « Ce qui est trou dans le temps, c'est l'absence de sens⁴⁵. » Il n'y a pas d'opposition simple selon lui entre d'un côté l'écriture qui serait du côté de l'enracinement, de l'accumulation et d'autre part la parole qui serait une figure de l'exil. Il convient donc d'interroger toutes les opérations altérantes capables de susciter du bougé et une dialogique entre ces deux dimensions : « Ma question, ici, c'est la nature de cette parole interdite par le discours et revenante dans le discours ou, si l'on veut, entre-dite par l'altération du même discours⁴⁶. » D'où une très grande attention aux sciences du langage, aux apports de la linguistique et notamment des théories de l'énonciation de Benveniste et de la pragmatique des actes de langage d'Austin. Certeau aura ainsi, dans cette perspective interrogé le rêve moderne des XVI^e et XVII^e siècles de découper un « espace propre » dans l'univers du savoir à partir d'une page blanche, d'une table rase qu'aurait occupée l'économie scripturaire dans une extériorité objectivée. La figure de ce mythe fondateur de la modernité, Certeau la voit dans le personnage de Robinson Crusoé perdu sur une île vierge de toute trace et construisant son monde propre. La modernité a cru ainsi pouvoir totaliser la figure de l'altérité, de l'autre et tout le travail de Certeau est d'interroger les restes, les déchets, les refoulés de cette totalisation impossible.

C'est ainsi qu'il faut comprendre son enquête sur le rapport de l'abbé Grégoire durant la Révolution française lorsque le pouvoir central s'était donné pour objectif d'éliminer toutes

les zones d'altérité pour imposer à tous la langue nationale française.. La langue, selon Certeau, doit être étudiée à l'intérieur d'une double polarité entre écriture et parole et c'est ainsi qu'est né le projet d'un ouvrage commun du trio qui avait déjà réalisé l'article « La beauté du mort » : Dominique Julia, Jacques Revel et Certeau. en 1975⁴⁷. Par cette étude de cas, les auteurs entendent montrer comment les provinces françaises ont été mises au pas au moment où le pouvoir central cherche une meilleure efficacité dans l'œuvre d'homogénéisation de l'espace national. La Révolution française cherche à asseoir l'adhésion populaire mais pour y parvenir, elle est confrontée au problème de la langue, vecteur majeur de sa pédagogie politique. C'est le 13 août 1790 que l'abbé Grégoire envoie tout un questionnaire afin de faire le point sur l'usage des patois dans les provinces françaises. L'analyse porte sur les réponses données par les notables, les clercs, les enseignants et « permet de saisir comment ce groupe symbolise l'ambivalence de sa position en produisant un savoir sur les patois⁴⁸. »

L'originalité de l'ouvrage réside justement dans une analyse qui évite de penser l'alternative : centralité/identité régionale comme absolue avec d'un côté sa composante universaliste une et indivisible et de l'autre le culturalisme respectueux des communautés locales. C'est dans l'espace ambivalent de l'entre-deux que se situe l'analyse de l'ouvrage en prenant pour objet ces correspondants qui sont clivés entre deux mondes culturels, pris « entre l'effectivité de leurs attaches provinciales et leur volonté d'être intégrés dans l'espace patriotique⁴⁹. » Ces informateurs déploient toute une logique de la distance, différencient le proche du lointain pour définir les découpages linguistiques de part et d'autre d'une ligne de clivage entre les gens de la campagne « eux » et les auteurs des réponses de l'enquête, renvoyant à un « nous » qui définit une coupure de nature sociale. Ce qui est reconnu comme dialecte, jargon, patois, idiome par les enquêteurs est ce qui est étranger à la parole de la patrie : « une inquiétante étrangère » qui affecte l'unité de la langue⁵⁰. » Or Certeau fait porter toute son attention sur le caractère ambivalent de la position de ces correspondants aspirant à l'édification d'une culture nationale et conscients de la perte de leur langue maternelle. Cette tension retrouve le couple binaire écriture/oralité ; le patois relevant de cette seconde dimension. La forme prise par cette opposition est celle de la confrontation de la langue partagée par tous et qui doit s'imposer par rapport à une pluralité, une dissémination condamnée comme le triomphe de l'anti-raison, thématique que Certeau retrouve au cœur du XVIII^e siècle chez De Brosses⁵¹ ainsi que chez Court de Gébelin⁵². Leur projet était déjà de retrouver les origines d'une langue dans son unité systématique, fondée en raison, en dressant la généalogie de celle-ci à partir de ce que Certeau qualifie de « cratyliste »,

soit une approche du langage comme *mimesis*, « d'autant plus vrai qu'il est plus proche des objets qu'il reproduit⁵³ ».

C'est avant tout cette dualité entre la quête d'un propre de l'écriture et l'expression de la voix par laquelle le patois se transmet qui requiert l'attention de Certeau. La voix « a la fonction ambivalente d'être l'originnaire de la langue⁵⁴. » La vision homogène de la langue scripturaire la place du côté du monde abstrait, conceptuel des consonnes, alors que les patois ou dialectes relèvent d'un ordre de variabilité insaisissable, celui de l'oralité, du naturel, des origines et des voyelles : « La voyelle marque dans le langage *la singularité du sol et du corps*. Elle y indique le lieu de l'énonciation. Le « pays » d'abord⁵⁵. » Quant aux correspondants, ils offrent une lecture du patois, tenu à distance par ses vertus inquiétantes car toujours potentiellement capable de retour. Ils dessinent ainsi la carte du passé, de ce que fût le monde d'antan, à la manière d'un redoutable palimpseste. Le patois est reconstruit dans un espace articulé autour de trois pôles : « le *rural* (une terre mère), le *primitif* (une origine), l'*exotique* (une étrangeté)⁵⁶ », renvoyant donc à une altérité radicale, repérable au dedans du langage et en même temps dans un en-dehors en tant que disparu dans une sorte de trace de ce qui ne peut être que perdu.

Les correspondants des provinces s'inscrivent bien dans le projet d'éradication de Grégoire dont le Rapport du 16 Prairial An II porte sur « la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française », et pourtant les patois ont pour eux une forme de proximité fascinante et dangereuse qualifiée comme relevant de « l'autre féminin⁵⁷ ». Cet inquiétant retour interroge leur propre identité dans son équivocité de bilinguisme. Ils sont les plus exposés à ce déchirement intérieur qui revient à abandonner leur attachement à l'origine, à la langue maternelle, à la terre pour lui substituer un tout autre mode d'identité, abstrait et politique : « C'est le langage qui doit prendre en charge la symbolisation nécessaire du patriotisme⁵⁸. » Ce dossier « Grégoire », outre qu'il s'attache à voir comment les problèmes de langue s'inscrivent dans des rapports de force politiques, permet de restituer l'imaginaire collectif de ce petit groupe social de notables dans sa situation d'acculturation, confronté à son souci de rester fidèle à ses racines et aspirant à réaliser cette mutation du nouveau pouvoir qui entend remplacer le corps imaginaire du roi par un corps de langage devenant le corps symbolique de l'État-nation.

Cette étude de cas historique est pour Certeau une manière de montrer en quoi la modernité refoule ce qu'elle désigne comme son autre et l'impossible coupure totale vis-

à-vis de ce passé qui revient inexorablement hanter le présent. Cette ambivalence des correspondants renvoie aux multiples figures en proie à des tensions similaires, et bien évidemment par-dessus toutes, les expressions plurielles de la mystique. Ce dédoublement, ce déchirement intérieur, que l'on pourrait désigner comme l'impossible choix entre le nom du père et les racines maternelles renvoie aussi aux inquiétudes de Certeau lui-même confronté à une modernité dans laquelle il s'engage pleinement, non sans fébrilité car il entend lui faire entendre les voix de l'altérité refoulée, la parole de l'absent.

A l'autre pôle du langage, non plus sur son versant scripturaire mais sur celui de la parole, Certeau explore l'acte d'énonciation de l'oralité en lui accordant une attention toute particulière. Elle est pour lui la face cachée de la langue qui entretient avec le corps des relations d'immanence. Un phénomène requiert notamment son intérêt dans le début des années quatre-vingt : la glossolalie (dit aussi le parler en langue) qui consiste à forger une langue nouvelle. Il y consacre une étude pour la rencontre de sémiotique d'Urbino en 1980⁵⁹ dans laquelle il reconnaît dans ce phénomène une fiction du dire, une manière de parler une langue sans que celle-ci ne soit réellement une langue. Les glossolalies sont perçues comme une manière de trompe-l'oreille, de voix qui parsèment les systèmes organisateurs de sens comme des « herbes entre les pavés⁶⁰. » Le phénomène ne prend sens qu'au moment même où se défait le système de signification : « L'oralité, c'est l'or. Auralité. L'acte ici importe plus que le contenu⁶¹. » Quelque chose d'un commencement de la parole s'exprime dans les glossolalies et c'est ce qui fascine Certeau en quête de ces moments de coupure créative. A ce titre, il distingue deux dimensions hétérogènes l'une à l'autre, incommensurables. Si l'histoire des glossolalies est l'histoire de leurs interprétations, en même temps « alors que la glossolalie postule qu'il y a quelque part de la parole, l'interprétation suppose qu'il doit y avoir quelque part du sens⁶². » Certeau rappelle deux grands moments d'attention au phénomène. En premier lieu, l'intérêt d'un proche de Freud, Oskar Pfister qui a consacré deux études aux glossolalies et y voit l'expression d'une régression à l'état infantile. Dans cette approche psychanalytique « une réciprocité lie entre elles la glossolalie et l'interprétation, mais sur le mode de l'équivoque. L'une ne va pas sans l'autre. La première égare d'autant plus la seconde qu'elle a besoin de ce référent pour s'exiler du sens. L'explication, de son côté, se sert de la glossolalie pour s'assurer dans ses propres principes⁶³. »

Le second grand moment de l'histoire moderne de la glossolalie est le cas d'une jeune et fascinante médium et glossolale, Elise Muller, plus connue sous le pseudonyme d'Hélène Smith, au tournant du siècle. Le titulaire de la chaire de psychologie de l'université de

Genève, Théodore Flournoy s'est passionné pendant des décennies pour ce cas et lui a même consacré un gros livre dans lequel il entend démontrer qu'Hélène Smith a inventé une nouvelle langue, le martien⁶⁴. Parmi les sept langues parlées par Hélène Smith en état de transe, Flournoy semble repérer des traces de sanscrit et il en appelle au spécialiste de cette langue qu'est le fameux linguiste Ferdinand de Saussure qui assiste aux séances, très attentif, prenant des notes et reconnaissant bien ce qu'il entend comme ressemblant en effet par moments au sanscrit, supposant par ailleurs que cette langue orale se déploie sous une trame syntaxique de mots français.

Le champs d'investigation privilégié de Certeau est constitué par le phénomène de la mystique qui désigne cette invention d'un corps parlant et témoigne à sa manière de cette tension précaire dans la réalisation de son désir de parler de ce qui ne parle plus. En même temps, les mystiques considèrent leur discours au sein de la science propre, que Surin appelle « science expérimentale », attestant par cette volonté quasi-disciplinaire leur appartenance à la modernité. Le fractionnement linguistique est une composante majeure d'un XVII^e siècle qui voit se développer l'usage des langues vernaculaires aux dépens du latin qui se donnait une vocation universalisante au travers du message chrétien. Le socle de la langue unitaire se fracture, laissant place à de nouveaux rapports entre les mots et les choses avec autant de tentatives de traductions, d'adaptations, de bigarrures, sources d'altérations et d'équivoques : « Une langue de « l'autre » est générée par le travail innombrable de ces altérations. Le parler mystique est fondamentalement « traducteur ». Il est passeur⁶⁵. » Ce bricolage constant sur le langage qui spécifie la mystique va privilégier une figure rhétorique, un trope évocateur d'une tension non surmontable, définissant cet espace médian jamais installé, toujours mobile et ouvert au sens : l'oxymore. La crise se donne à lire dans l'usage réitéré de ce trope selon lequel on va évoquer « l'obscur clarté », « la brûlure suave », le « cruel repos ». L'oxymore est un opérateur qui crée du bougé, mélange les genres, rend impossible les similitudes et les enracinements : « Le trope s'oppose au propre⁶⁶. » Au contraire du dépassement dialectique de la contradiction chez Hegel, dont le troisième terme subsume la tension des deux premiers, l'oxymore désigne un paradoxe qui ne donne lieu à aucune réconciliation de la tension : « Elle crée un trou dans le langage. Elle y taille la place d'un indicible⁶⁷. » Cet entre-deux est à rechercher du côté du sujet qui parle. D'où l'importance accordée par Certeau à l'acte de « dire », donc aux travaux de Benveniste et à la pragmatique du langage afin de rendre visible ce qu'il désigne comme « La scène de l'énonciation⁶⁸ ».

L'espace des mystiques s'inscrit en effet dans le déploiement de ce binôme du parler et de l'écoute. La communication désigne un acte qui se transforme en récits, traités ou poèmes, toute une littérature mystique dont la matrice est l'acte de parole. Certeau invoque à ce propos les études de Searle sur le *speech-act* et ceux d'Austin sur la fonction illocutionnaire. Cette communication mystique est cependant singulière dans la mesure où elle est fondamentalement brisée en ce qu'elle s'origine d'un manque, d'une absence. Tout l'effort porte sur l'acuité nécessaire d'une écoute et d'une parole pour réaliser une effectivité de l'échange. La pensée mystique va se concentrer sur les conditions de possibilité de ce parler et entendre, d'où son insistance sur le versant épistémologique et son aspiration à construire une science de l'expérience. A la base de celle-ci, le sujet saisi dans son énonciation s'autonomise de son énoncé. Certeau privilégie à ce titre une linguistique de l'énonciation qui « donne sa formalité à la mystique ⁶⁹ ». L'énonciation est instauratrice d'un nouveau lieu que se donne le *je* du mystique. Certeau distingue alors le *dit* du *dire* : « Une coupure sépare du *dit* (ce qui a été énoncé) le *dire* (l'acte même d'être parlé) ⁷⁰. » Le discours qui résulte de la communication d'ordre mystique privilégie un espace dialogal entre un *je* et un *tu* mal stabilisés en quête l'un de l'autre à travers le langage, cherchant à faire émerger un discours à partir de la langue, un *conversar*.

A la base de l'échange, Certeau situe le vouloir, le *volo*, qui occupe la place d'un *a-priori* de l'effectivité de la communication : « Tout se joue d'abord sur un *volo* propre de chaque interlocuteur ⁷¹. » Ce seuil nécessaire à toute parole institue une clôture qui découpe l'espace du langage pour y permettre l'expression du désir. Comme condition de possibilité, ce vouloir est absolu, détaché de toute détermination. Il est potentiellement un commencement absolu, une coupure instauratrice : « Non pas : je voudrais bien... mais : je veux ⁷². » Certeau accorde une importance particulière à une linguistique du sujet, à l'écart de l'algorithme saussurien qui écarte la parole de la science du langage. Tout au contraire, il fait du vouloir la condition même de la connaissance, du savoir : « Le *volo* est l'affirmation qu'à tout moment il peut y avoir naissance. Il est origine dans le présent, principe de commencement ⁷³. » Cet acte fondateur naît d'un exil et d'un désir de renouer l'échange perdu entre un sujet individuel et l'absolu divin. Les tensions propres à ce désir donnent lieu à une conception du sujet mystique radicalement différente de celle du *Cogito* cartésien. Le *je* n'émerge pas du doute comme celui qui aurait récupéré une capacité propre à bénéficier d'une vision clarifiée des choses, mais il est ce *je* altéré qui est un *autre*. Son vouloir n'est pas de toute puissance, mais au contraire, se tient en la place modeste du répondant.

IV- Sous les stratégies, les tactiques.

En 1980, rendant compte d'une grande enquête sur les pratiques culturelles des Français ⁷⁴ Certeau met en évidence l'autre des grandes stratégies communicationnelles et des productions culturelles. Il insiste sur ce niveau délaissé jusqu'alors qui est celui des modes d'appropriation des biens culturels, des multiples usages, pratiques de détournement des acteurs. Il prend l'examen de la quotidienneté pour percevoir au mieux, au ras du sol, cette intelligence en acte, cette invention constante à l'œuvre des acteurs.

Par son insistance sur les pratiques, Certeau se différencie radicalement des analyses en termes de manipulation et de reproduction des industries culturelles. En témoigne d'ailleurs le titre retenu pour la traduction américaine de *L'invention du quotidien* ⁷⁵, ou encore le fait que l'occurrence « pratique » traverse tout l'ouvrage qui s'attache successivement à l'étude des « pratiques quotidiennes », des « pratiques d'espaces », des « pratiques urbaines » ou encore des « rhétoriques des pratiques ». Certeau oppose donc très tôt, en pleine domination du paradigme structuraliste, une autre voie, celle d'une attention à l'agir, à ce qu'agir veut dire, annonçant ainsi et préparant le tournant pragmatique singulier qui prendront les sciences humaines en France au cours des années quatre-vingt. Cette notion de pratique fonctionne chez Certeau à partir d'une polarité entre sa dimension stratégique et sa dimension tactique. Il définit ainsi cette binarité : « J'appelle « stratégie » le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre* et de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte ⁷⁶. » Les divers modes de rationalité se sont construits sur ce modèle stratégique. Au contraire, la tactique offre les conditions de possibilité d'un jeu des acteurs, échappant ainsi aux entreprises de contrôle grâce à leurs capacités inventives : « J'appelle au contraire « tactique » un calcul qui ne peut compter sur un propre, ni sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance ⁷⁷. » Alors que la stratégie définit un lieu propre, une extériorité, un dehors, la tactique au contraire n'existe que dans le lieu de l'autre, sans extériorité.

Or, cette opposition grandit au rythme de l'extension totalisante des machines productives qui laissent de moins en moins de place aux usagers pour marquer l'usage qu'ils font des biens de consommation. Ces marques n'ayant pas d'espace propre, de lieu spécifique, se réfugient dans un temps non capitalisable, mais qui permet d'y déployer des manières

de faire : « Ces performances opérationnelles relèvent de savoirs très anciens. Les Grecs les désignaient par la *métis*⁷⁸. » Les tactiques s'opposent aux stratégies par leur capacité à subvertir de l'intérieur les stabilités et les ordres convenus. L'usage peut toujours distordre l'ordre imposé comme ces indiens d'Amérique latine colonisés par les Espagnols catholiques au XVI^e siècle, célébrant apparemment des messes selon les vœux de leurs nouveaux maîtres, mais en leur donnant un tout autre sens que celui qui était requis. Le rapport entretenu vis-à-vis de toute loi imposée est du même ordre et Certeau entrevoit toujours la possibilité de faire fonctionner autrement dans la quotidienneté selon des manières de faire, de détourner ou de contourner les contraintes dans le sens d'une liberté reconquise par les acteurs.

La quotidienneté a un statut privilégié pour Certeau car c'est là que se déploient les pratiques culturelles des non-producteurs. Certeau insiste sur la notion d'appropriation car les dispositifs ont des effets différents suivant les diverses techniques et pratiques de réappropriation. Les tactiques sont proliférantes, s'insinuant partout, mais elles n'ont ni lieu propre ni de protection contre l'usure du temps. Elles doivent saisir les opportunités, les occasions fortuites. Elles sont relatives au caractère fugitif de l'instant. La tactique ne peut viser quelque position de pouvoir ni de retrait. Elle est tout entière dans sa dynamique, dans un mouvement perpétuel, condamnée au coup par coup : « Ce qu'elle gagne ne se garde pas. Ce non-lieu lui permet sans doute la mobilité, mais dans une docilité aux aléas du temps... Elle y braconne. Elle y crée des surprises. Il lui est possible d'être là où on ne l'attend pas. Elle est ruse. En somme, c'est un art du faible⁷⁹. » L'enquête de Certeau sur les pratiques quotidiennes se donne donc pour objet de restituer ces manières de « faire avec », ces tactiques non assignables qui déploient leurs logiques à l'intérieur même des stratégies mises en place par les producteurs pour habiter, cuisiner, circuler, lire...

A l'insistance de l'époque sur les logiques du signe, l'enfermement dans des codes, Certeau oppose la perspective d'une pragmatique qui rappelle que le discours ne vaut que par son effectuation, proposant même une analogie entre des stratégies discursives qui se situeraient du côté de la langue et des tactiques qui relèveraient de l'acte de parole.

Certeau réalise un écart significatif par rapport à une pensée qui compte beaucoup pour lui et qu'il a salué comme décisive, celle de Michel Foucault. La seconde partie de *L'invention du quotidien*, consacrée aux « théories de l'art de faire » commence par un dialogue serré avec la conception foucauldienne. Certeau reprend à son compte le déplacement réalisé par Foucault lorsqu'il pluralise la notion de pouvoir pour en restituer les plus infimes ramifications à partir des techniques, des dispositifs de l'existence quotidienne. Foucault a

le mérite, aux yeux de Certeau, de ne pas se limiter à une simple opposition frontale entre l'élaboration d'un corpus doctrinal qui se présente comme libérateur et une technologie du corps de plus en plus sophistiquée. Il traque en effet les ressorts d'un pouvoir masqué dans sa logique et ses multiples points d'application, ainsi que dans sa capacité à classer, distribuer tout le corps social jusque dans ses processus de subjectivation. A ce déplacement vers ce qui se passe au ras du sol, et qui correspond bien à l'enquête conduite par Certeau sur les pratiques culturelles, il faut ajouter un autre aspect commun qui consiste à ne plus envisager les institutions du pouvoir moderne dans leur seule dimension négative, répressive, mais de faire valoir leur positivité et leur capacités créatives.

Cependant, Certeau engage un débat théorique avec les thèses développées par Foucault dans *Surveiller et punir*⁸⁰. Il ne reprend nullement à son compte l'idée de logiques disciplinaires fonctionnant à la manière de dispositifs sans acteurs, purement anonymes qui imposeraient sans restes leur logique sur des usagers réduits à une totale impuissance, enfermés dans l'univers carcéral d'un panoptique sans extériorité. Une telle conception foucauldienne se referme sur une totalité systémique et présuppose par ailleurs une position d'objectivation possible et grâce à laquelle le penseur pourrait dévoiler les logiques cachées de cette totalité carcérale : « Chez Foucault, les procédures tapies dans les détails de la surveillance scolaire, militaire ou hospitalière, microdispositifs sans légitimité discursive, techniques étrangères aux Lumières, deviennent la raison par où s'éclairent à la fois le système de notre société et celui des sciences humaines. *Par* elles et *en* elles, rien n'échappe à Foucault. Elles permettent à son discours d'être lui-même et théoriquement panoptique, de *tout voir*⁸¹. »

A la tendance de Foucault à se situer à partir d'un point de vue d'en haut afin de décrire les logiques disciplinaires et par ailleurs à privilégier les formations discursives, Certeau substitue au contraire une attention singulière aux modes d'appropriation, aux procédures de détournement, aux ruses et autres actes de braconnage et ne se limite pas à la sphère discursive pour avoir accès non pas seulement au discours ou à la théorie des pratiques, mais aux pratiques elles-mêmes, aux manières de « faire avec », aux diverses opérations situées dans leur déroulement. Bien davantage qu'un écart réalisé vis-à-vis de la conception foucauldienne, il s'agit d'un véritablement renversement radical de celle-ci réalisé par Certeau. Les thèses de Foucault sont certes placées comme soubassement nécessaire, mais à condition d'aller plus avant dans la quête de l'inventivité du corps social : « Ces « manières de faire » constituent les mille pratiques par lesquelles les utilisateurs

se réapproprient l'espace organisé par les techniques de la production socioculturelle. Elles posent des questions analogues et contraires à celles que traitait le livre de Foucault : analogues, puisqu'il s'agit de distinguer les opérations quasi microbiennes qui prolifèrent à l'intérieur des structures technocratiques... contraires, puisqu'il ne s'agit plus de préciser comment la violence de l'ordre se mue en technologie disciplinaire, mais d'exhumer les formes subreptices que prend la créativité dispersée, tactique et bricoleuse⁸². » Selon Certeau, ce sont donc les braconnages du quotidien qui sont constitutifs de pratiques irréductibles au discours qui les prescrivent ou les proscrivent. C'est à cet excès qu'il convient de rendre justice et de rechercher derrière les formations discursives, en essayant d'exhumer ce qui est non-discursif sous la discursivité.

La seconde grande confrontation théorique à laquelle se livre Certeau à propos de la prospection de la quotidienneté est avec les thèses du sociologue Pierre Bourdieu, sous le titre de la « docte ignorance⁸³ ». Certeau se situe également sur un plan de relative proximité avec Bourdieu du fait de ses réflexions sur les pratiques, surtout dans son ouvrage sur les stratégies matrimoniales au Béarn et en Kabylie⁸⁴. Cependant, il montre que l'étude de Bourdieu, qui semble s'intéresser aux pratiques et qui l'annonce en titre de son ouvrage, tient davantage d'une problématique du lieu, dont on a vu qu'elle émane selon Certeau des seules stratégies, mais ne peut rendre compte des tactiques, sinon en termes de conditions de possibilité. Les pratiques envisagées par Bourdieu relèvent toutes d'une économie du lieu propre, et les stratégies qu'il étudie sont animées par l'idée d'une simple maximisation du capital matériel et symbolique ainsi que par le désir d'un développement du corps individuel et collectif. Par ailleurs, on peut s'interroger, comme le fait Certeau, sur la pertinence même de l'usage fait par Bourdieu de la notion de stratégie, d'autant qu'il convient lui-même qu'il ne s'agit pas de stratégie à proprement parler puisqu'il n'y a pas de choix entre plusieurs possibles, ni d'intentionnalité des acteurs, pas le moindre calcul, mais au contraire une simple propension à la reproduction du passé. L'agir selon Bourdieu se définit et se limite en fait à cette « docte ignorance⁸⁵ », soit une compétence qui ne se connaît pas. Les pratiques en termes de stratégies ne sont donc envisagées que par leur conformité potentielle avec les structures sous-jacentes. La sociologie bourdieusienne qui reste enfermée dans l'idée totalisante d'une maximisation de l'intérêt est négatrice de tout écart signifiant.

Le contraste de perspective entre Bourdieu et Certeau éclate au plan éditorial sur des sujets voisins. En effet, la parution en 1979 de la vaste enquête de critique sociale du jugement culturel de Bourdieu⁸⁶ est presque simultanée avec la publication en 1980 de

L'invention du quotidien. Alors que Certeau, comme on vient de le voir, cherche à exhumer l'inventivité des acteurs dans la quotidienneté, Bourdieu illustre sa conception de l'*habitus* par cette étude des goûts et des représentations culturelles. La notion de capital prend ici sa dimension symbolique à l'intérieur du champ culturel et distribue les agents selon une lutte de classement. Les biens culturels sont donc réduits à leur capacité à devenir « classants ». Toute caractérisation en termes esthétiques devient surannée dans un tel modèle puisqu'elle est immédiatement assignée à une forme de dénégation du rapport social. Seul le critère distinctif de l'*habitus* de classe est retenu pour montrer la manière dont un capital culturel légitimé socialement vient étayer une supériorité.

L'autre grand terrain d'investigation pour ressaisir les pratiques culturelles au quotidien est l'étude de la lecture envisagée par Certeau comme une pratique de braconnage par rapport à l'écriture : « Les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir. L'écriture accumule, stocke, résiste au temps⁸⁷. »

Il existe un axe stratégique et de multiples expressions tactiques. Cette opposition recoupe la binarité désignée entre l'économie scripturaire qui renvoie à l'écriture d'un côté et la lecture comme forme toujours ouverte à un incessant braconnage de l'autre. L'écriture relève de la stratégie, de la pratique mythique d'une modernité occidentale qui entend assumer la maîtrise d'un espace propre, bien circonscrit et cumulatif. Ce jeu scripturaire vise en fait une efficacité sociale, une optimisation des potentialités : « Il joue sur son extériorité. Le laboratoire de l'écriture a fonction « stratégique »⁸⁸. » Ce mythe occidental renvoie au *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe que Certeau considère comme le grand roman de l'écriture par sa triple dimension de définition d'un lieu propre, de production d'un système d'objets par un sujet maître et de transformation radicale d'un monde naturel en fonction des besoins du sujet. A l'autre extrémité, la lecture renvoie à l'intelligence grecque, la *métis*, forme de ruse qui permet de multiples itinéraires, des parcours non quadrillés à l'intérieur du texte écrit. Elle est à la source d'émergence des mille et une manières de la créativité tacticienne : « Ce qu'il faut mettre en cause, ce n'est pas, malheureusement, cette division du travail (elle n'est que trop réelle), mais l'assimilation de la lecture à une passivité. En effet, lire, c'est pérégriner dans un système imposé⁸⁹. » La mise en évidence de ces usages souterrains de l'activité liseuse qui pluralise l'unicité initiale de l'écriture permet de déplacer le projecteur des sciences sociales sur l'école en montrant l'irréductible réserve de liberté qui continue à habiter les univers les plus quadrillés et disciplinés : « Il

rappelle que « penser la pratique », ce n'est pas de la théorie mais une pratique homogène à toutes les autres⁹⁰. » Ce sont les configurations historiques et les modes d'appropriation qu'elles rendent possibles qui sont en dernier ressort les clés d'intelligibilité qui requièrent « des études patientes, puisque ce n'est jamais qu'après coup, à la saisie rétrospective d'effets imprévus, non voulus et devenus le terreau de notre présent, que l'on peut commencer de penser ce qui est advenu⁹¹. » Cette attention minutieuse qui fait prévaloir les pratiques rend impossible l'usage du binôme stratégies/tactiques en terme de mécanique instrumentalisée d'un côté par les dominants et de l'autre utilisée par les dominés.

Prenant le contre-pied du rêve d'une transparence communicationnelle, Certeau aura donc insisté sur l'inéluctabilité et la positivité de la figure de l'autre, des pôles d'altérité et c'est ainsi qu'il aura valorisé trois savoirs particuliers : la psychanalyse, l'histoire et l'ethnologie en tant que disciplines hétérologiques, c'est-à-dire des disciplines qui se donnent pour objet de comprendre l'altérité non pour la ramener dans un mythique lieu d'origine unitaire, mais pour permettre de continuer à faire de l'autre, du différent. Derrière cette thématique constante de l'autre, Certeau aura aussi tenté de construire une anthropologie du croire et il achèvera son parcours en définissant le croire comme « une pratique sociale de la différence ». Le croire est « *un art de l'autre*⁹² », dont un des secrets est « la coïncidence du manque et de l'instauration ».

1 - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, coll. « Folio », 2002 ; Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *La politique de la langue*, Gallimard, coll. « Folio », 2002, avec une postface inédite de Dominique Julia et Jacques Revel ; Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, coll. « Folio », 2002, avec une préface inédite de Luce Giard, « Un chemin non tracé » ; François Dosse, *Michel de Certeau, le marcheur blessé*, La Découverte, 2002 ; Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Michel Trebitsch dir., *Michel de Certeau, Les chemins d'histoire*, éd. Complexe, 2002 ; « Michel de Certeau, histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve », *Espaces Temps*, n°80-81, 2002.

2 - Michel de Certeau, *La fable mystique*, Gallimard, 1982, p. 411.

3 - Voir François Dosse, *Michel de Certeau, le marcheur blessé*, La Découverte, 2002, traduction espagnole, *Michel de Certeau. El caminante herido*, Universidad Iberoamericana, México, 2003.

- 4 - Michel de Certeau, « Le corps folié : mystique et folie au XVI^e et XVII^e siècle » dans Armando Verdiglione, *La folie dans la psychanalyse*, Payot, 1977, p. 200.
- 5 - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, Seuil, 1996.
- 6 - *Ibid.*, p. 15.
- 7 - Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, p. 254.
- 8 - Voir François Dosse, « Paysage intellectuel : changement de repères », *Le Débat*, n° 110, mai-août 2000, p. 67-91.
- 9 - Theodor Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, trad. Fr. Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Payot, 1983, p. 35.
- 10 - *Ibid.*, p. 85.
- 11 - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, *op. cit.*, p. 76.
- 12 - Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Mame, 1973, repris dans *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 217-218.
- 13 - Michel de Certeau, « Histoire et structure », dans *Recherches et Débats*, 1970, p. 168.
- 14 - Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, *op. cit.*, p. 158.
- 15 - Michel de Certeau, *La Fable mystique*, Gallimard, 1982, p. 320.
- 16 - Michel de Certeau, *La Possession de Loudun*, coll. « Archives », Gallimard, (1970), éd. 1990, p. 7.
- 17 - Michel de Certeau, *La Fable mystique*, *op. cit.*, p. 327.
- 18 - *Ibid.*, p. 327.
- 19 - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 70.
- 20 - Michel de Certeau, entretien avec Jacques Revel, *Politique-Aujourd'hui*, nov. déc. 1975, p. 66.
- 21 - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 84.
- 22 - *Ibid.*, p. 91.
- 23 - *Ibid.*, p. 103.
- 24 - *Ibid.*, p. 118.
- 25 - *Ibid.*, p. 119.
- 26 - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 47.
- 27 - *Ibid.*, p. 48.
- 28 - Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Le Seuil, 1987, p. 71.
- 29 - Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, *op. cit.*, p. 173.
- 30 - Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, *op. cit.*, p. 198.

- 31 - *Ibid.*, p. 212.
- 32 - Michel de Certeau, *L'invention du possible*, 1- *Arts de faire*, Folio-Gallimard, 1990, p. 131.
- 33 - Michel de Certeau, *La Fable mystique*, *op. cit.*, p. 409.
- 34 - Michel de Certeau, *L'histoire et la Psychanalyse entre science et fiction*, *op. cit.*, p. 99.
- 35 - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 292.
- 36 - *Ibid.*, p. 331.
- 37 - Michel de Certeau, « Historicités mystiques », *Recherches de science religieuse*, tome 73, 1985, p. 326.
- 38 - Michel de Certeau, dans *Georges Duby, L'Arc*, 1978, p. 81.
- 39 - *Ibid.*, p. 82.
- 40 - *Ibid.*, p. 83.
- 41 - Monique Schneider, « La voix et le texte », dans Luce Giard, dir., *Michel de Certeau, Cahiers pour notre temps*, Centre G. Pompidou, 1987, p. 135.
- 42 - *Ibid.*, p. 140.
- 43 - *Ibid.*, p. 142.
- 44 - Michel de Certeau, *La possession de Loudun*, Julliard-Gallimard, 1970, p. 265.
- 45 - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 221.
- 46 - *Ibid.*, p. 254.
- 47 - Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Gallimard, 1975.
- 48 - *Ibid.*, p. 18.
- 49 - *Ibid.*, p. 50.
- 50 - *Ibid.*, p. 60.
- 51 - De Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues*, Saillant, 1765.
- 52 - Court de Gébelin, *Origine du langage et de l'écriture*, 1775.
- 53 - Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue*, *op. cit.*, p. 87.
- 54 - *Ibid.*, p. 97.
- 55 - *Ibid.*, p. 114.
- 56 - Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue*, *op. cit.*, p. 107.
- 57 - *Ibid.*, p. 155.